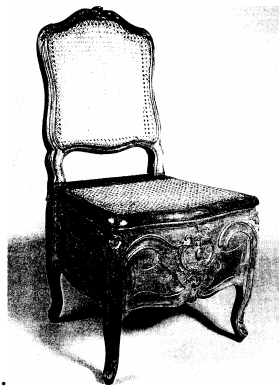


Les châtelains

Les châtelains disposaient d'une quinzaine de "chambres", sans compter les multiples autres pièces pourvues de lits. Le confort de la literie était un enjeu important, ne serait-ce que pour se protéger du froid. La chaleur des cheminées ne rayonnait pas bien loin dans une pièce, et à Kerjean il n'y avait pas de poêle, un objet qui n'apparut dans la noblesse bretonne qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle. On se protégeait du froid en disposant systématiquement des portières, c'est-à-dire des tentures, suspendues à des tringles, qui fermaient l'ouverture des portes. L'aménagement des lits faisait donc l'objet d'une attention particulière. La chambre la plus fastueuse était de loin la chambre de la marquise, avec un lit "de damas vert", en soie donc, d'une valeur de 500 livres (celle sensiblement d'une vingtaine de vaches). Le marquis n'arborait qu'un "vieux lit de damas jaune" valant 200 livres ; du moins dormait-il lui aussi sur un sommier de crin et deux matelas, et avait-il la chaleur de plusieurs courtepointes. La chambre des "religieux", destinée sans doute aux abbés en visite, offrait, en deux lits valant 60 et 50 livres, des nuits plus austères sur une paille et un seul matelas ; du moins les saints hommes avaient-ils encore une couette de plumes et de mauvais rideaux. Le maître d'hôtel jouissait d'une chambre en propre, pourvue d'un lit (40 livres) et d'une armoire. Le cuisinier disposait, dans un cabinet près de la cuisine, d'un petit lit "à tombeau" garni de mauvais rideaux (12 livres). Le dernier rang de la hiérarchie était celui des servantes, dont la chambre était pourvue de trois couchettes ne valant pas plus de six livres l'une ; elles devaient se contenter d'une paille, d'une couette de balle et d'une couverture. Cette dernière chambre, sans doute exigüe, sans armoire, était aussi la seule qui semble dépourvue de cheminée ; avant de se coucher, les servantes devaient se tenir à l'office qui était à côté.

Au premier étage, au-dessus de l'office et de l'espace des domestiques, était situé l'appartement de la marquise, ce qui favorisait la surveillance des domestiques par la maîtresse de maison. Cet appartement comprenait une chambre et une "garde-robe". Dans sa chambre la marquise couchait et recevait, tandis que la garde-robe était le lieu de toutes sortes de gestes privés. Contre le froid, son lit était pourvu d'une couette de plumes, de trois courtepointes et d'un couvre pied. Parfois elle le faisait chauffer avec une bassinoire. La garde-robe voisine était pourvue d'un petit lit à quenouille, qui permettait d'y faire coucher la femme de chambre qu'elle voulait avoir près de soi la nuit. Chacun dormait avec une chemise et un bonnet de nuit.

La garde-robe abritait les gestes les plus intimes. C'était là que la marquise avait sa "chaise percée



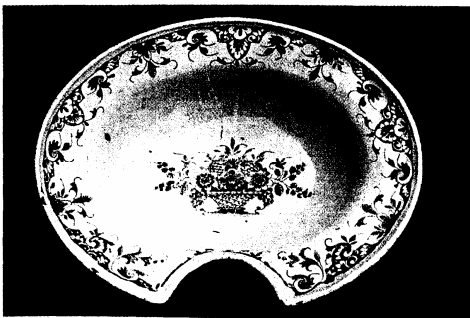
garnie de son pot de faïence".

En matière de propreté, la norme classique consistait moins à se laver qu'à changer de linge le plus fréquemment possible. Or la marquise semble avoir fait sienne l'attention nouvelle que dans les élites on commençait à porter à l'hygiène corporelle et à l'usage de l'eau. A Kerjean en 1762 la plupart des appartements chambres/garde-robes étaient pourvus d'un pot à eau et d'une cuvette. Ce couple d'objets, qu'on ne trouvait d'ailleurs dans les chambres ni des religieux ni des servantes, n'était alors pas si banal(à Paris il ne se trouvait que dans un cinquième des foyers). Le pot à eau et la cuvette de faïence ne servaient que pour les mains et le visage. Or la marquise avait en outre deux "lave-pieds", un près de son lit et un dans la garde-robe. Dans celle-ci, elle avait en outre un bidet, c'est-à-dire une cuvette sur un chevalet. Le réchaud, disposé juste à côté, servait à maintenir l'eau chaude. Les servantes devaient donc puiser l'eau au puits dans la cour, la faire chauffer dans une cheminée pourvue d'une crémaillère (peut-être celle de l'office), et la monter par l'escalier de service. A la marquise de Kerjean il ne manquait qu'une baignoire ; nous ne connaissons les toutes premières à Paris qu'autour de 1740, et dans les élites bretonnes à partir de la décennie 1770.

Le négligé du matin consistait à rester en peignoir (la marquise en avait deux). Elle avait dans sa chambre une "table de toilette" Ce dernier terme n'était pas alors associé à l'hygiène ;

c'étaient les dames qui disposaient d'une telle table, laquelle servait à se coiffer et se peigner. Les listes des atours des deux marquises sont particulièrement intéressantes car les parures féminines sont mal connues ; aux termes des contrats de mariage en effet, les "hordes" de l'épouse n'entraient pas dans les biens de la communauté conjugale et n'étaient donc pas inventoriées après le décès du mari. Les cinquante-deux chemises de Louise de Chambon lui permettaient de changer de linge avec une fréquence fort convenable. La vieille dame disposait aussi de neuf corsets (c'est-à-dire un sous-vêtement en toile non baleiné), nettement distinct du corps à baleine qui comprimait le ventre et la poitrine, sur lequel les élégantes de la cour enfilaient leur robe. Louise de Chambon avait le choix entre treize "robes avec leurs jupons". Une femme mettait la dernière main à sa toilette en revêtant une coiffure, car les femmes n'allaient jamais nu-tête. A cet effet Louise de Chambon avait un choix considérable et disposait de "neuf capots, une coiffe de mousseline... huit cornettes avec cinq bonnets ronds à dentelle, douze bonnets piqués... trois petites coiffes..." La cornette ne couvrait que partiellement le haut de la tête et comportait deux longues brides. Les bonnets de dentelle de la marquise se distinguaient nettement de ceux des paysannes qui furent, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, de simples pièces de toile ou de lingerie. La coiffe de mousseline était particulièrement fine et légère.

Enfin un capot était un bonnet très grand dont l'ampleur pouvait être superbe. L'entretien de ces coiffes nécessitait le travail d'une lingère ("six fers à dresser" étaient remisés à l'office). Par leur diversité, leur grandeur et leur finesse, les coiffes de la marquise pouvaient donc exprimer l'éminence de son rang et de celui de son mari. Ces "hordes" valaient en tout 401 livres. Dans l'ancienne société, c'était le costume féminin qui était investi de la fonction d'exprimer quel était le rang du couple et du mari. Nous connaissons le détail des treize "robes et jupes" de Suzanne-Augustine, qui furent inventoriées une à une en 1794. Quant au marquis, une cuvette avec un pot cassé, un miroir et des peignes suffisaient à sa toilette, avec un plat à barbe et des rasoirs rangés dans la garde-robe voisine. Ce qui distinguait son appartement, c'était un cabinet de travail, renfermant une bibliothèque relativement importante, quoique sans commune mesure avec celle de son gendre. Il se contentait, pour écrire, d'un "mauvais pupitre". Il pouvait paraître en habit doublé de soie avec une calotte de drap noir. Le meilleur habit de son gendre était un "habit de drap couleur d'ardoise, et veste, galonné en or, avec la culotte à jarrettière d'or"; ce délicat coloris "d'ardoise" participait, avec la diversité des sortes de gris et les tons pastels, à cette vogue des teintes raffinées des Lumières. Chacun des deux hommes avait plusieurs perruques. Près de la porte du cabinet du marquis, un "arsenal" contenait trois paires de pistolets et neuf fusils, dont six en état de servir. Mais c'était le gendre qui avait le meilleur fusil, dans sa chambre, ainsi qu'un couteau de chasse.



Plat à barbe

Analyse, questions possibles au cycle 3

Ce texte relativement long à caractère documentaire, se prête à un échange oral (justification, argumentation, débat, exposé par un élève, questions-réponses) sur plusieurs sujets :

- les éléments de « richesse »
- l'hygiène et la toilette
- l'habillement
- les comparaisons : homme – femme, châtelain – domestique

Il est prétexte à imaginer la vie quotidienne au château «18ème» , et peut faire l'objet de recherches complémentaires (textes, objets d'époque, ...)

Possibilité de comparaison avec

- la vie à la cour (Versailles)
- la vie aujourd'hui (éléments de confort)